

La faiblesse des individus isolés face aux communautés

Cours transversal 8

1. Spinoza

La logique des corps et des esprits fait qu'une pluralité de corps et une pluralité d'esprits sont toujours plus fortes et plus puissantes que le corps ou l'esprit isolés, et ce, même si les corps et les esprits sont impuissants, cruels, arbitraires ou injustes. Hobbes disait déjà que le plus fort pouvait toujours craindre ceux qu'il avait vaincus, ne serait-ce que parce qu'ils pouvaient ruser et se coaliser pour l'abattre. Force et faiblesse ne sont pas des êtres, des substances ou des absolus, ce sont des résultantes de rapports entre plus fort et plus faible. Hobbes tirait d'ailleurs argument de cette instabilité, de cette relativité, pour fonder l'État-Léviathan, qui seul pourrait mettre fin à la menace réciproque, permanente et universelle.

Cela veut dire que la situation première des hommes n'est pas la solitude, contrairement à ce qu'envisagera Rousseau avec son premier état de Nature. La condition humaine, c'est d'abord celle du lien social (enfants, parents, voisins, connaissances, autorités, etc.). Le fait qu'il soit de l'ordre de la servitude et de l'aliénation ne compte pas ici. La société la plus violente est encore une société, la communauté la plus terrible est encore une communauté, et l'individu humain est pris dans leurs tourmentes. « C'est ainsi, et pas autrement », comme on dit, en tant que c'est la conséquence de la guerre des appétits et des désirs. Nous sommes contraints à la pensée de la nécessité la plus stricte.

Que l'individu soit plus faible que la communauté est donc une évidence : le nourrisson est dans une situation de détresse, et il a besoin d'un prochain (Nebenmensch, dit Freud) pour pouvoir survivre et persévérer dans son être. L'homme peut ainsi être un dieu pour l'homme, en cessant d'en être le loup (*Éthique*, IV, prop. XXXV, scolie). Ce n'est pas un hasard si Spinoza milite pour les passions joyeuses de l'entraide, de la solidarité et de l'amitié, en tant qu'elles sont de vrais ciments d'une communauté plus libre, plus puissante, plus authentique.

Mais la réalité impose parfois de tout autres choix : il ne convient pas toujours d'être téméraire devant l'adversité. Spinoza a dû tirer des leçons de sa faiblesse lorsqu'il est entré en conflit avec les rabbins de sa communauté, et il a opté pour une existence plus discrète, plus solitaire, plus modeste et plus prudente. Sa devise, « *caute* », signifiait « méfie-toi », et il va faire en sorte de muer cette faiblesse en force, puisque la ruse dont il fait preuve lui permet d'écrire le *TTP*, et de le publier anonymement, et sa patience d'ajourner l'édition de *l'Éthique*, publiée juste après sa mort. Certes, on peut toujours dire que les rabbins ont triomphé, vu les tombereaux de haine qui se sont abattus sur lui, mais du point de vue philosophique et de la liberté de pensée, qui aura fini par vaincre ?

Cela veut dire qu'il faut distinguer une solitude subie, passive et involontaire, l'isolement (celui des grands nécessiteux, abandonnés des hommes, sinon de Dieu, comme Job l'aura été), et une solitude volontaire, assumée, autonome (celui de l'art de vivre, de penser ou de travailler comme dans les toiles des célèbres Philosophes en méditation de Rembrandt, comme Montaigne en sa Librairie ou comme Descartes dans son poêle : « Je demeurais tout le jour seul, enfermé dans un poêle, où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées », *Discours de la méthode*, 1637). Il s'agit alors de bien s'isoler, de cultiver une solitude choisie, pour mieux revenir aux siens et enrichir la communauté des hommes.

2. Eschyle

Les deux pièces d'Eschyle n'opposent pas des individus isolés face aux communautés. Les personnages qui se présentent seuls sont les deux rois, Étéocle et Pélasgos. Leur solitude est en fait liée à la forme de pouvoir qu'ils incarnent. Les deux tragédies confrontent en revanche des communautés dont la force varie.

La communauté des hommes affirme sa puissance sur celle des femmes. C'est tout l'enjeu des *Suppliantes*. Si Pélasgos affirme que cette fragilité ne peut qu'attirer l'empathie, « La compassion sans doute naîtra à cette vue : la démesure de la troupe mâle fera horreur à notre peuple [...] c'est aux faibles toujours que vont les bons vœux » (p. 68), les deux œuvres soulignent la fragilité terrible des femmes dans le monde épique, que la tragédie tente de rééquilibrer. La même domination traverse *Les Sept contre Thèbes*, dans la violence verbale de Étéocle à l'égard des femmes du chœur et dans l'effroi de ces dernières à l'idée d'être soumises aux Argiens, en cas de défaite.

Les communautés grecques et étrangères sont présentées avec des forces comparables, mais leurs valeurs les opposent. Dans les deux tragédies l'assaillant se caractérise par son langage outrageant, violent et par son *hubris*, « jactance » des Argiens aux portes de Thèbes, « superbe », méprisante et pleine de morgue du héraut aux portes d'Argos, à l'opposé de la retenue, de la juste mesure, du respect des dieux, qui caractérisent Thèbes dans la première pièce, Argos dans la seconde, et dont les rois tiennent « le clair langage d'une bouche libre » (p. 83). **Cet éthos qui convient aux dieux sauve la cité thébaine, au prix de la mort d'Étéocle, et sauvera à terme Argos, dans la suite de la trilogie, malgré la défaite face aux Égyptiens et la mort du roi Pélasgos, Peu importe le sort de l'individu, aux vœux d'Eschyle, si la communauté est sauvée.**

Quel que soit son fondement (ethnie, sexe, âge), une communauté humaine demeure le jouet de la volonté des dieux. Elle ne peut opposer à cela que sa piété, pour tenter de se les réconcilier. Pélasgos le rappelle, « le sang de nos frères », « il faut pour l'épargner, sacrifier, offrir à tous les dieux toutes les victimes aptes à remédier à un tel malheur » (p. 66-67).

3. Edith Wharton

La première visite de Newland à Ellen met bien en évidence la faiblesse née de l'isolement de l'individu face à la communauté, fût-elle réduite à un cabinet d'avocat et la doxa à la parole d'un chef : le jeune homme en a fait l'amère expérience face à l'insinuant et cauteleux Mr Letterblair, dont il comprend vite qu'il est mandaté par sa famille pour faire renoncer Ellen à sa demande de divorce : « pression des chaînes Mingott ». « clan » empli d'exigences envers « un futur gendre » (XI).

La comtesse, qui a loué à sa tante Medora une petite maison dans la vingt-troisième rue, quartier « bohème » mais pas à la mode, n'a « jamais vu une ville où l'on ait plus de répugnance à habiter les quartiers excentriques » alors qu'il lui importe tant de « [sentir] de l'affection et de la sécurité autour d'(elle) » (IX). La « liberté » qu'elle se donne « [comporte] tant de solitude » (IX) que Newland perçoit d'emblée la naïveté, l'imprudence d'Elle en qui pense tout danger écarté, grâce au rattrapage triomphal de l'invitation ratée des Lovell Mingott par la belle soirée des Van der Luyden – soirée organisée moins pour la personne même de la comtesse que pour l'honneur de la famille à laver et à sauver ! Ellen devrait commencer « à comprendre que la société de New York était une redoutable machine qui avait été bien près de la broyer » (IX) est la pensée lucide et prémonitoire de Newland sur la fin de l'aventure familiale, du mythe américain pour la comtesse.